

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 12

Artikel: Une consultation mystérieuse : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A nos laitiers.

Braves laitiers, on vous adjuge
 Un viticulteur comme juge,
 Dans la question de votre lait :
 Lisez nos journaux, s'il vous plaît !
 En homme expert dans la matière,
 Dont, à coup sûr, il n'use guère,
 Il va réformer tous vos prix,
 Pour le chaud, le froid, le métis.
 Contre vous il crie anathème,
 En prétendant que le baptême
 Se pratique en toute saison
 Chez vous : a-t-il tort ou raison ?
 Répondez-lui, pour vous défendre,
 Qu'il peut aller se faire pendre,
 Lui dont tous les prix ont doublé :
 Vous a-t-il jamais consulté ?
 Moi, grand observateur du carême,
 Qui m'y connais en fait de crème,
 Je n'ose, hélas ! me prononcer ;
 Pourtant, je dois le confesser,
 Le lait pur est fort indigeste,
 Aucun docteur ne le conteste,
 Et, pour ne pas le supprimer,
 Chez beaucoup, il faut le couper.
 Le laitier connaît l'importance
 De bien observer l'ordonnance :
 Il a foi dans le médecin,
 Qui prescrit de l'eau dans le vin.

Ha ! comme à nos ménagères,
 Il sait plaire adroitement :
 Les dépenses plus légères
 Rendent le mari content.
 Sans recourir à la hausse,
 Il accroît son revenu :
 Qu'il allonge un peu la sauce,
 Pour nous, ni vu ni connu !

J.

La force dau taba.

Lai iavâi à Yverdon on rudo farceu ; l'étâi borallai et l'allâvé ein dzorna dé draite et dé gautze. Cî borallai teniai on petit magasin à Yverdon io veindai dai zaffêr de son meti, dai tzapé po le zécochau, dai lincou, dai cordzons de breinté, et dai mandze d'écourdja. Quand l'allâvé ein dzorna aôbin que revegnâi dé vè la né, couilliessâi sé mandze dein lé zadzé aôbin dein lé bou ; lé débliôtâvé et lé zareindzivé po lé veindré tzi li.

On dzo que fasâi son eimplietta ie ve lo dzudzo dé pé que vegnai dé son côté. Sé peinsa dinse, té vouaïque fotu ; ti prâi. Adon ie plianté sé mandze ein terra et fe seimblian dé tertzî ôquie. Lo dzudze lai demandé sein que fasâi.

Ie su à la tzasse dâi lâivré que lai repond lo borallai. Coumeint ! que lai dit lo dzudzo, ti a la tzasse et te nâ min dé fusi ? Coumeint fâ tou. Ie vè vo l'expliqua mons lo dzudzo ; ie preingno onna grossa tabatire plienna de taba po le lâivré. Vo sèdè que cliaa bité vont aô dzite et quand l'ont fôta dé pétola se métan vers n'a pierre io le retornan adi ein cheintin lau pétolè ; et bin quand ie trauvo onna pierre qu'ein a dâi ballé, ie vaisso dau taba dessu et quand la bite revint, le nicliè lo taba que la fâ éterni tôlemeint que

le s'assommé contre la pierre io ie vè la ramassa.

Lo dzudzo to conteint dé cliaa recetta, sé peinsa dinse, ne fô rein dere à nion, mà ie vu essiï l'affaire. R.

Une consultation mystérieuse.

II

L'inconnue parlait avec une chaleur, une sincérité qui allèrent droit au cœur de notre héros. Il était jeune ; il faisait ses premiers pas dans la carrière ; il n'avait pas eu le temps de contracter cette insensibilité qui étouffe toute émotion chez un praticien émérite, habitué à voir, à palper la douleur sous toutes ses formes.

Il se leva avec précipitation.

— Si la personne dont vous parlez est dans une position aussi désespérée que vos paroles le donnent à supposer, il n'y a pas un instant à perdre. Je suis prêt à vous accompagner. Pourquoi n'avez-vous pas déjà réclamé quelque conseil ?

— Parce que tout secours eût été impossible plus tôt, parce qu'à présent même il n'y a pas moyen de rien faire, répliqua l'inconnue en joignant les mains avec désespoir.

Le docteur regarda la voile noire qui n'était point levée ; il aurait voulu juger de l'expression des traits qu'il cachait, mais l'épaisseur du tissu déjouait toute observation.

— Vous êtes malade à votre insu peut-être, reprit-il d'une voix affectueuse. La fièvre vous a donné la force de résister à de cruelles agitations, à de pénibles fatigues ; maintenant elle vous brûle. Buvez ceci (et il remplit un verre d'eau) ; calmez-vous pour un instant ; dites-moi, avec tout le sang-froid dont vous serez maîtresse, qu'elle est la nature du mal qu'éprouve la personne pour laquelle vous êtes si inquiète ; faites-moi savoir depuis combien de temps elle est malade. Aussitôt que j'aurai les renseignements qui me sont nécessaires pour que ma visite puisse produire quelques résultats favorables, je serai prêt à aller avec vous.

L'inconnue porta le verre à ses lèvres sans lever son voile ; elle le reposa sans y avoir touché. Elle éclata en sanglots.

— Je sais que mes paroles semblent dictées par le délire de la fièvre ; on me l'a déjà dit, et avec moins de douceur qu'à vous. Je ne suis pas jeune, Monsieur, et plus la vie approche de son terme, plus elle devient chère et précieuse ; cependant, je sacrifierais avec joie ce qui peut me rester à vivre si je pouvais, à ce prix, obtenir que les faits que je vous expose ne fussent pas de la plus rigoureuse exactitude. L'être dont je parle sera demain hors de l'atteinte de tous les secours de l'art, je le sais, quelles que soient les illusions que je m'efforce de me faire à cet égard, et cependant, quoiqu'il soit en ce moment même presque entre les mains de la mort, vous ne pouvez le voir, vous ne pouvez l'assister en rien.

— Je redouterais d'augmenter votre douleur en discutant ce que vous m'annoncez, en vous pressant de questions sur un sujet que vous paraissiez désireuse de cacher avec soin ; mais, permettez-moi de vous le dire, dans ce que vous me révélez, il est des circonstances d'une invraisemblance choquante, inconciliables avec certaine portion de ce que vous m'apprenez en même temps. Il s'agit, d'après vous, d'une personne

qui est mourante aujourd'hui, et je ne peux la voir, lorsque peut-être je serais à même de lui être utile ; vous craignez que demain matin il ne soit trop tard, et, toutefois, ce n'est qu'à ce moment qu'il me sera donné d'approcher d'elle.

Si cette personne vous est bien chère, vos paroles, votre agitation, tout annonce quelle inquiétude elle vous inspire ; pourquoi ne pas essayer de sauver sa vie avant qu'un retard funeste, avant que les progrès du mal n'aient rendu son état désespéré.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria l'inconnue en versant un torrent de larmes, comment puis-je espérer que des étrangers ajouteront foi à ce qui me semble impossible à moi-même ! Vous ne voulez donc pas le voir, Monsieur ? ajouta-t-elle en se levant brusquement.

— Je n'ai point dit que je refusais de le voir ; mais je vous préviens que si vous persistez dans votre inexplicable retard, et si cette personne vient à mourir, une responsabilité terrible pèse sur vous.

— C'est ailleurs que tombera une responsabilité effrayante ! répondit l'étrangère avec amertume. Quant à ce qui me touche, il n'est rien dont je ne puisse répondre.

— Mon devoir, ma profession est d'apporter à quiconque les réclame les secours de mon art. Je me conforme à ce que vous exigez, quelque étrange que semble la chose : je verrai ce malade demain matin, si vous me laissez son adresse. A quelle heure pourrai-je me présenter auprès de lui ?

— A neuf heures.

— Vous devez m'excuser si je vous adresse de nouvelles questions, mais elles sont indispensables... Est-il en ce moment confié à vos soins ?

— Il ne l'est pas.

— Vous ne pouvez donc pas l'assister ? Les instructions que je vous donnerais pour le traitement à suivre durant le reste de la nuit seraient inutiles ? En ce moment je ne peux rien pour lui.

Voyant qu'il n'y avait aucun renseignement positif à tirer de l'inconnue, et désireux de mettre un terme à une scène affligeante, car la douleur de la mystérieuse visiteuse, péniblement contenue d'abord, débordait de plus en plus, le jeune médecin réitéra sa promesse d'être exact le lendemain à l'heure indiquée. La dame noire lui donna l'adresse d'une rue à peu près inconnue à Walworth, et elle se retira en silence ; elle disparut dans les ténèbres, sans que le voile qui cachait ses traits se fût levé.

On croira sans peine qu'une visite aussi extraordinaire produisit une impression considérable sur l'esprit de notre héros ; il se livra, sur ce qui venait de se passer, à une longue et très infructueuse méditation. Trop éclairé pour rien voir de surnaturel dans cet étrange concours de circonstances, il chercha en vain une explication plausible. S'agissait-il d'un assassinat médité pour la nuit même, et d'abord complice du crime, l'inconnue avait-elle été saisie de remords, et cherchait-elle à empêcher l'accomplissement du forfait en amenant, en temps opportun, un homme de l'art au secours de la victime ? Mais des choses semblables ne se passent point au milieu d'une capitale. N'était-il pas plus vraisemblable qu'il avait affaire à une infortunée dont le cerveau était malade.

(A suivre.)

Un chemin de fer gigantesque.

Voici quelques détails sur l'exploitation du chemin de fer qui traverse le continent américain et va de New-York, sur l'Océan Atlantique, jusqu'aux environs de San-Francisco, sur l'Océan Pacifique.

La longueur de cette immense voie ferrée est de 4,200 lieues. Dans chaque train, on trouve des wagons avec lits, mais des lits pour dormir, c'est-à-dire, larges, moelleux, des salons d'une élégance extrême, d'un ameublement riche et d'une étendue hors ligne ; un wagon pour les fumeurs, un wagon-restaurant avec cuisine ; un wagon pour la toilette et dans chacun de ces wagons, une fontaine, un calorifère et un ventilateur.

Ce chemin de fer peut être considéré comme une vraie merveille en présence des difficultés qu'il a fallu vaincre. Il traverse des plaines désertes, d'un aspect désolé, s'enfonce dans des vallées profondes et gravit des montagnes qui ont une altitude de 3,000 mètres environ.

Cette ligne met New-York à 17 jours de la capitale des îles Sandwich, et à 25 jours du Japon. En ce qui concerne l'Europe, elle met Paris et Londres à 15 jours environ des rivages de l'Océan Pacifique.

Le trajet de New-York à la baie de San-Francisco se fait en 6 jours et 17 heures, soit en 160 heures. On franchit donc 4,200 lieues à raison d'une vitesse de 8 lieues à peu près par heure.

Un autre chemin de fer américain, non moins célèbre, est celui du mont Washington, dans le New-Hampshire, qui passe au sommet de cette montagne, et à 2,500 mètres d'élévation.

Ma voisine et ma chatte.

Je possède une aimable chatte
Aux grands yeux verts, au poil soyeux ;
Instruite, elle donne la patte
Et fait des tours fort gracieux.
Elle est fidèle, douce et sage,
Ne quitte jamais la maison,
Et des matous du voisinage
Dédaigne l'amoureux ronron.

J'ai pour locataire et voisine
Fanchette au regard velouté,
Dont la taille élégante et fine
Sollicite la volupté.
Dès longtemps nous sommes ensemble
Dans des termes plus que polis ;
Et quand le hasard nous rassemble,
Nous folâtrons en vrais amis.

Mais j'ai compris, par son langage,
Qu'un de ses désirs les plus doux
Serait de former un ménage
De ma chatte et de son matou.